

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Georges de MONTENACH

L'Eglise et l'Art social (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1910, tome 12, p. 8-11

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Eglise et l'Art social

(Suite.)

Dans le domaine artistique, l'Eglise est encore victime de l'influence desséchante des XVII^e et XVIII^e siècles, pendant lesquels le clergé, trop asservi à la culture grecque et romaine, n'avait plus que du mépris pour l'art barbare des arcades moyenâgeuses, pour les arceaux légers qui s'entrecroisaient dans le lointain des nefs ; pendant lesquels il a chassé, détruit les autels primitifs aux triptyques dorés, les vieilles statues de bois, les panneaux héraldiques, pour remplacer tout cela par de pompeuses machines en plâtre ou en stuc, derniers rejets d'un classicisme dégénéré.

A ce moment, la rupture s'est opérée entre l'ornementation accessoire des églises et les lignes générales de leur architecture ; le goût, n'ayant plus, pour le soutenir, l'armature d'un style bien religieux, s'est effondré et sa disparition a ouvert la voie au mercantilisme pitoyable dont le XIX^e siècle a vu le règne trop facilement accepté.

Il faut savoir en convenir, si pénible que puisse être cette constatation, même dans les pays les plus catholiques de notre Suisse romande, les foules fidèles deviennent de plus en plus indifférentes à la décoration des églises, à la valeur des objets cultuels ; elles n'en comprennent plus l'intérêt supérieur, et se déclarent satisfaites, dès qu'un morceau de cuivre ou de faux drap d'or brille et rutilé à leurs yeux.

On accepte maintenant, sans sourciller, l'étalage sur les autels, de choses de bazars dont on ne voudrait pas chez soi, et des gens de culture raffinée, qui s'accordent tous les luxes modernes, soieries, argenteries, bijoux précieux, ne souffrent pas en voyant s'amonceler

autour des divins tabernacles un bric à brac déplacé dans un tel voisinage.

Nos ancêtres enrichissaient leurs temples avec passion et se privaient souvent pour eux de leurs plus beaux trésors. La nature même des objets dont ils étaient donateurs, les inscriptions, les armoiries dont ils les couvraient, manifestent une volonté bien nette d'embellir les autels par des choses de choix. Entre toutes les familles régnait dans la cité une émulation incessante, et cette émulation était le moteur générateur d'une force artistique rayonnante qui galvanisait tous les métiers.

Dans chaque bourgade, même les plus obscures, il y avait des artisans capables de réaliser les rêves des Mécènes généreux, de tailler le bois et la pierre, de ciseler l'ivoire et l'argent, pour faire jaillir, sous leurs doigts agiles, ces œuvres splendides par leur forme et leur richesse décorative, ces œuvres que nous admirons encore dans les Musées, et que nous ne savons pas conserver à nos églises, pour lesquelles elles étaient faites. Je voudrais pouvoir rendre hommage ici à tous ces spécialistes patients, sans nom dans l'histoire de l'Art, qui tissaient les tapisseries, gaufrèrent les brocards et dessinaient partout les arabesques de leurs broderies savantes.

Certes, il existe encore parmi nous des personnes qui ont le désir de contribuer à la beauté de la Maison de Dieu ; elles souscrivent des sommes importantes, elles envoient de l'argent, mais elles n'ont plus assez d'intérêt *pour l'emploi* de ce dernier, c'est pourquoi leur geste bienfaiteur produit souvent au point de vue artistique de si piètres résultats.

On achète encore tous les jours dans nos paroisses, et fort cher, des choses horribles dont je ne veux pas risquer la nomenclature, des choses sans durée, de

suite défraîchies, qu'on commande aux boutiques des environs de St-Sulpice à Paris. Presque toujours pour une somme presque égale, on pourrait obtenir la production originale d'un artiste consciencieux et formé à la bonne école.

Pendant que nos sacristies se remplissent de cette marchandise inférieure, elles se vident des belles choses qu'elles possédaient encore ; celles-là, on les abandonne, pour quelques francs, à l'antiquaire qui passe, sans se demander si elles ne pourraient pas être encore réparées, utilisées, sans respecter les souvenirs qu'elles évoquent.

Nous appauvrissons ainsi, méthodiquement, notre pays, par le gaspillage d'une partie importante de notre patrimoine artistique ; nous donnons le détestable exemple du mépris des reliques familiales, nous contribuons à un détournement, presque sacrilège, des choses culturelles.

Ceux qui abandonnent si légèrement aux marchands de curiosités, ce qu'ils nomment des *vielleries*, ne se doutent certainement pas de quelles profanations ils se font les complices indirects, sinon ils aimeraient mieux se priver d'un gain, fût-il important, pour conserver, même ne les employant plus, les choses qui furent mêlées aux mystères augustes de notre religion. C'est à leur usage que je veux insérer ici les lignes suivantes, extraites d'un journal français et déjà citées par moi l'an dernier, dans ma préface de *Fribourg Artistique* :

« L'expulsion des Congrégations, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et surtout les exploits audacieux des cambrioleurs, pilleurs d'églises et de chapelles, ont mis les bibelots sacrés à la mode, dans certains milieux mondains et demi-mondains, et nous voyons, de plus en plus, les salons *chics*, prendre des allures de sanctuaires : les christs aux plaies saignantes, les statuettes des

apôtres et des vierges, détrônent sur les étagères, les boudhas ventrus, les « tanagras » graciles et les ivoires japonais ; les chapes aux plis lourds s'enroulent autour des pianos ; les lampes d'argent ou de cuivre, qui, pendant des siècles, portèrent devant les tabernacles les veilleuses adoratrices, soutiennent maintenant au plafond des vérandas, les branches nonchalantes des orchidées perverses.

« On transforme les grands chandeliers en lampadaires de vestibules, et les ostensoirs eux-mêmes deviennent des bibelots familiers.

« Telle charmeuse y encadre son miroir ; une autre y adapte une lampe électrique en forme d'hostie qui fait rutiler les cabochons enchâssés ; une autre enfin, plus prosaïque, y fourre tout simplement et tout bêtement la photographie d'une personne aimée... »

Le journal disait bien d'autres choses que je passe, et il ajoutait ; « que les grands politiciens blocards et les anticléricaux professionnels avaient une prédilection marquée pour ce genre de décorations et de mobilier, et qu'ils se délectaient de servir leurs liqueurs dans les burettes armoriées de quelque évêque. »

Tout ceci devrait faire horreur aux catholiques, et même à tous les gens de goût. Malheureusement ces profanations sont répétées par inconscience, dans des milieux où l'on ne devrait pas les rencontrer : j'ai pu moi-même en être témoin, un jour, dans une maison, où l'on m'a offert des cigarettes et des cigares, tous bien rangés selon leurs qualités et leurs arômes, dans une théorie de calices et de ciboires en vermeil et en argent.

(A suivre.)

G. de MONTENACH.